

II

LA PAROLE

*Signum cui contradicetur.*

Il sera un signe de contradiction.

(Lcc , II, 34 )

Hier, je vous ai présenté le Bienheureux Père de Monfort, et vous avez salué, en lui, la grande figure de l'Homme et du Saint.

Aujourd'hui, mes Frères, je voudrais vous montrer l'Apôtre, et, en étudiant ce qui le caractérise, la parole, m'attacher à vous donner, autant que possible, la clef des oppositions que cette parole rencontra et des triomphes qu'elle devait finalement remporter.

Ainsi donc, sources de la parole de Montfort et raisons de ses contradictions, tels sont les deux points sur lesquels je voudrais arrêter, ce soir, votre attention.

Le premier aspect sous lequel nous apparaît cette parole, c'est qu'elle est armée et préparée de longue date, reflétant le double caractère de force et d'originalité que nous avons vu s'accuser si puissamment dans l'homme et dans le saint, portant par conséquent en elle tous les éléments réunis d'un succès assuré.

Ce n'est pas — croyez-le — du jour au lendemain, et sans de longs tâtonnements, que Montfort se sentit créé et mis au monde pour la parole, dans la vocation sublime du missionnaire.

Sollicité assez clairement d'entrer dans la pieuse congrégation qui l'avait élevé; relégué — c'est le mot — pour y prendre une détermination favorable, dans une communauté dont, malgré la sainteté incontestée du supérieur, les tendances jansénistes, peu dissimulées, devaient si cruellement froisser la virginale pureté de sa foi; délivré de cette communauté, pour s'en aller, à Poitiers, desservir un hospice, où quatre mille pauvres rassemblés sont insuffisants à absorber son zèle; attiré, d'autre part, par son âme affamée du martyr, vers les

contrées lointaines, il passe trois ans dans la plus pénible perplexité. « Aidez-moi, s'écrie-t-il en s'adressant à ses amis, aidez-moi, je cherche la Providence! »

Il eut enfin l'inspiration de l'aller chercher sur le coin de terre bénie, où elle se fait vivante, visible et parlante.

Il reprend son bâton et, pèlerin de la Providence, le voilà, mendiant de porte en porte, sur la route qui conduit à Rome.

Accueilli avec la plus grande bonté par le Père commun des fidèles, il voit, à la parole du Pontife, le ciel s'éclaircir sur sa tête et se lever radieuse, à l'horizon de sa vie, l'étoile qui ne doit plus l'abandonner.

C'en est fait. Il sera l'homme de la parole et, sans sortir de France, et, presque de sa Bretagne, il sera missionnaire apostolique.

Ainsi l'a salué Clément XI.

Voyez, du reste, comme il est merveilleusement préparé pour ce genre spécial de ministère!

Vous le savez. La première qualité que requiert la parole du missionnaire, c'est l'absolue

conviction des vérités qu'il enseigne. Cette conviction, pour la partager et la faire sienne, le peuple a besoin de la voir, de la sentir, de la palper en quelque sorte.

Or, la conviction déborde de la parole de Montfort, et comment pourrait-il en être autrement?

Ce qu'il livre en nourriture aux foules empressées pour l'entendre, ce ne sont pas seulement les croyances de son esprit ni même les affections de son cœur, c'est, dans sa voix, son âme elle-même, identifiée à la vérité.

C'est sa vie de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant.

Pas un mot qu'il n'ait médité; pas un sentiment qu'il n'ait éprouvé; pas un conseil qu'il n'ait suivi; pas un article du *Credo* qu'il ne soit prêt à signer de son sang; pas une maxime de l'Évangile, dont il n'ait gravé chacune des syllabes, en stigmates profonds, dans sa chair crucifiée!

Suffisante peut-être pour la parole humaine, la conviction ne l'est pas pour la parole divine.

Le missionnaire ne fait pas son œuvre; il

fait l'œuvre de Dieu, et toutes les forces créées, sans en excepter celles des chérubins et des séraphins, étant nulles de soi, pour atteindre, une seule fois, le terme de cette action mystérieuse, qui s'appelle la conversion d'un pécheur, il en résulte qu'il faut de toute nécessité, à la parole de l'apôtre, l'appui de Dieu sous la forme de la grâce.

D'autre part, s'il est vrai, en vertu des conventions divines, que la grâce qui touche et convertit, se donne infailliblement à la prière ardente et aux mérites acquis, dites-moi, n'est-elle pas deux fois assurée à ce jeune homme, qui, dix années durant, — je pourrais aussi bien dire sa vie entière — du matin au soir et, très souvent, du soir au matin, a prié, gémi, travaillé, souffert, à l'intention de ces âmes inconnues, au salut desquelles Dieu devait un jour l'employer?

Et notez bien la forme sous laquelle cette grâce va lui être communiquée et sous laquelle il va lui-même la livrer.

Dix années durant, pour ces âmes, ce jeune homme, à cet âge dans lequel la vie déborde

par tous les sens du corps, comme par toutes les facultés de l'âme, a contenu, refoulé, accumulé, entassé, dans une effrayante condensation, tout ce qu'il sentait sourdre en lui de jeunesse, de désirs, de force et d'expansion; pour les âmes, pour mieux les pénétrer, l'heure venue, de sa flamme, il a condamné ses yeux à ne regarder qu'au-dedans de lui-même et à ne contempler que le touchant spectacle de leur beauté, de leurs souffrances et de leurs besoins; pour ces âmes, pour mieux les blesser, plus tard, du tranchant de sa parole, il a condamné ses lèvres à cet éternel silence qu'un saint<sup>1</sup> proclame le Père des Prêcheurs : *Silentium pater Prædicatorum*; pour ces âmes, pour mieux leur rendre sensible le Christ dans sa chair mortifiée, en même temps que pour expier à leur place la peine de leurs délits, il a condamné sa chair à ne plus jouir de rien, mais, par contre, à souffrir de tout; pour ces âmes enfin, pour mieux les éclairer, les toucher, les arracher à elles-mêmes et les jeter, vaincues et

1. Saint Antonin.

palpitantes, aux pieds de son Maître, il a condamné ses facultés, intelligence, mémoire, imagination, volonté, aux plus rudes travaux, aux conceptions les plus abstraites, aux études les plus absorbantes. Concevez-vous dès lors ce qui va se passer, quand enfin viendra le jour, si longtemps attendu, où il sera mis en contact et en communion avec ces âmes, l'unique objet de ses pensées et le centre attractif de ses efforts ?

Voyez-vous l'expansion se produisant dans une mesure rigoureusement égale à la compression ? Voyez-vous ce fleuve qui s'épanche et qui coule à pleins bords ou plutôt ce torrent qui se rue, à la levée des barrages ?

Mais ce n'est pas tout.

Les austères vertus, pratiquées par Montfort, pendant les longues années de sa préparation apostolique, ne lui ont pas seulement mérité la puissance de convertir les âmes, sous la forme d'une force irrésistible; elles lui ont de plus laissé le plus beau et, après la grâce elle-même, le plus nécessaire des dons du missionnaire : l'indépendance

absolue, la liberté ; la liberté, qui lui permet de tout dire et de tout faire, pour répondre aux exigences de son ministère et d'apporter aux peuples un Verbe dégagé de toute entrave et pur de tout compromis : *Verbum Dei non est alligatum*. Tel Montfort quand il se présente aux âmes.

Il est libre, absolument libre.

Libre de sa famille !

Ah ! il y a longtemps qu'il n'en a plus d'autre souci que celui de prier journellement Dieu pour elle. Au début de ce voyage que je vous racontais hier, sur cette route de Rennes à Paris, au moment solennel de la séparation, sa famille en pleurs lui avait dit : au revoir ! Mais lui, comprimant, dans son cœur, l'explosion d'une sensibilité très vive, lui avait répondu par un adieu qui, dans sa pensée, devait être éternel.

Et, de fait, si dans le cours de sa carrière, il lui arrive de la revoir, ce sera une seule fois et comme par hasard, et, pour lui signifier qu'il ne lui appartient plus, il ne remettra plus les pieds dans la maison paternelle ; il recevra les siens, comme d'autres étrangers, dans la de-

meure d'emprunt qu'on aura mise à sa disposition.

Libre de sa famille, il l'est entièrement de lui-même, de son corps et de son âme. Dans ses missions, comme dans le cours de ses pérégrinations, qu'importe où il logera ? Une grange, c'est tout ce qu'il lui faut. A qui suffissent, pour dormir, deux heures par jour et, pour y poser sa tête, un quartier de roc, en guise d'oreiller, le logement, vous l'admettez, n'est plus une question. Qu'importe la nourriture qu'il trouvera ? Il s'est habitué à n'en prendre qu'une fois le jour et à se contenter de la première venue. Qu'importe les traitements qu'il recevra de la part des gens brutaux ? Au contact des haïres, des cilices et des chaînes de fer, il s'est fait une chair à l'épreuve des coups, et, si grossièrement qu'on s'oublie à son endroit, on ne lui fera jamais le mal qu'il se désire et se fait à lui-même.

Qu'importent les outrages et les affronts ? Son âme y est endurcie, comme sa chair aux coups, et c'est à genoux, les mains jointes, le visage rayonnant, dans l'attitude de la plus

vive reconnaissance, qu'il subira, comme à la Chevrolière, les plus sanglants reproches.

Qu'importe enfin, comme à l'apôtre, qu'il vive ou qu'il meure? S'il vit, ce sera pour continuer de travailler, par le salut des âmes, à la gloire de son Maître; s'il meurt, ce sera pour aller au ciel le contempler plus tôt!

Aussi, le jour où, traîné à la geôle de Nantes, par les soldats furieux, il s'imagine aller au supplice, il exulte, il jubile, il chante, il déclare qu'il n'a jamais éprouvé tant de bonheur et, quand enfin viendra le vrai jour de sa mort, il ranime ce qui lui reste de forces, pour entonner son refrain favori :

Allons, mes chers amis,  
Allons au Paradis.  
Quoi qu'on gagne en ces lieux,  
Le Paradis vaut mieux!

Libre de sa famille, libre de lui-même, de son âme et de son corps, de sa mort et de sa vie, Montfort a conquis une liberté finale, sur ce qu'il y a, en nous, de plus tenace et de plus indéradicable que la vie elle-même, je veux dire l'amour que tout homme porte à sa

pensée, l'attache à son sens propre et à son jugement personnel; dernier élément qui tient à notre essence et ne veut pas mourir; qui, parfois même, se fortifiant de tous nos sacrifices, se fait d'autant plus vivace que le reste est plus mort; dernière entrave à la pleine liberté de l'apôtre; dernier lien que Montfort a rompu.

Livré, comme parle saint Paul, à l'Esprit de Dieu, pour en être la proie, il ne dira plus ce qu'il voudra et en la manière qu'il lui plaira de le dire, mais cela seul que l'Esprit lui inspirera et en la seule manière qu'il voudra bien lui suggérer. Et il trouvera, dans cet entier esclavage, la suprême liberté, la liberté des enfants de Dieu et des instruments de son Esprit. *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.*

Aussi, voyez. Rien ne peut plus l'arrêter. Sans considération de personnes, sans ménagement de temps, de lieux, de formes, de circonstances, de situations, il reprend tout, corrige tout, juge tout, réforme tout, redresse tout et toujours dans la plus grande patience et la plus grande vérité. C'est la mise en pratique littérale du conseil de l'apôtre à son dis-

ciple : *Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ.*

Du fidèle au prêtre, du dernier des manants au tout-puissant châtelain, il dit à chacun son fait, et tous, bon gré mal gré, se courbent, frémissants, sous le fouet vengeur de cette parole qui met à nu leurs vices et les cingle sans pitié.

Autre conséquence de la même liberté.

Sa chaire à prêcher, il la dressera partout. Avant tout, bien entendu, dans le lieu saint, quand rien ne s'y opposera. Mais, quand il en trouvera les portes barricadées par l'inquiétude égarée des pasteurs, ou bien, quand il en jugera les proportions manifestement insuffisantes pour contenir son immense auditoire, alors, comme jadis le Sauveur, dans la Galilée, qui prêchait indifféremment dans les synagogues, sur le penchant des collines ou sur les lacs, du haut d'une barque, tout lui servira de chaire pour annoncer la bonne nouvelle. Ce sera—vous m'excuserez, mes Frères, d'appeler les choses par leurs noms; — comment faire

autrement? — ce sera un tonneau renversé en pleines halles, une borne en pleine rue, un arbre en plein champ, ou les degrés d'un Calvaire, sur le bord du chemin. Encore une fois, tout lui est permis.

Hors Dieu et son Esprit, il ne craint rien, n'espère rien, ne désire rien. Il est libre.

La liberté, la grâce, la force, la conviction, voilà donc les qualités de fond qu'apporte à la parole de Montfort le passé de sa vie. Elles constituent comme le terrain longuement préparé, où, plante vigoureuse, elle plongera ses racines et puisera sa sève.

Et pourtant, cette parole ne laissera pas de rencontrer, dans la vie présente du missionnaire, de nouveaux soutiens et de nouvelles richesses.

Jamais Montfort n'abordera la chaire qu'après s'être plongé, comme dans un bain, dans la prière, et plus il pressentira de résistance, plus sa prière se fera instante et prolongée.

Sur ses écrasantes journées de mission déjà surchargées de deux sermons, d'une conférence et d'innombrables confessions et direc-

tions, il trouvera pourtant moyen de prélever plusieurs heures pour la prière et, si le jour ne suffit pas, la nuit y suppléera et sera sacrifiée sans pitié. Immédiatement préparée par la prière, la parole de Montfort le sera de plus par la mortification.

— Voulez-vous être éloquent, disait le P. Lacordaire à l'un de ses disciples, mettez du sang sur votre parole.

Celle de Montfort en était pénétrée et, pour ainsi dire, pétrie.

Chacun de ses sermons était précédé d'une sanglante flagellation, et, aux reproches qu'on lui en faisait : « Laissez, répondait-il, avec sa verve habituelle, le coq chante mieux quand il s'est battu les flancs. » Ajoutez, mes Frères, venant couronner les appuis surnaturels de cette parole, la puissance du miracle, qui intervient plus d'une fois à point, pour sanctionner la doctrine et briser l'opiniâtre résistance. Tout cela, mettez-le sous l'enveloppe transparente d'une éloquence vive et naturelle qui avait tous les droits de se moquer d'Aristote et de sa rhétorique, parce que nul ne sut mieux

s'en passer, et vous conviendrez que cette parole fût aux lèvres de Montfort un merveilleux instrument, une arme incomparable, quelque chose comme cette épée à deux tranchants, que saint Jean vit un jour sortir de la bouche du Fils de l'homme, ou encore comme ce glaive dont parle saint Paul, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, pour y frapper de ces coups qui guérissent en blessant.

Il semblerait donc — n'est-il pas vrai ? — qu'une telle parole va, dès le premier jour, et indéfiniment, soulever des tempêtes d'enthousiasme et des tonnerres d'acclamations, qu'elle va mettre au front de Montfort une auréole et créer, autour de sa personne, comme une atmosphère de gloire et d'admiration, où s'épanouira son heureux génie.

Non, mes Frères; si la parole humaine peut rêver pareils triomphes, rien de semblable ne doit entrer en ligne de compte dans les saintes visées de la parole divine en général et moins encore, si c'est possible, de la parole du missionnaire.

Les tempêtes que soulèvera Montfort seront

trop souvent des tempêtes de haine, et les tonnerres qu'il s'attire, des tonnerres de colère, qui l'auraient maintes fois foudroyé, si Dieu ne l'avait visiblement protégé.

D'un bout à l'autre des diocèses et du haut en bas de l'échelle sociale, on se le renverra — c'est son expression — comme une balle dans un jeu de paume. La voix la plus éloquente de son siècle en sera la plus combattue, et, plus d'une fois, le grand missionnaire aux abois, se verra réduit, toutes portes se fermant à son aspect, à passer la nuit au bord de la route et aux pieds d'un Calvaire, symbole expressif des souffrances et des humiliations confondues du Maître et du disciple.

Est-il besoin de vous rappeler en détail ces avanies, ces persécutions, ces injustices dont est semée sa carrière, nouveau chemin de croix, aux stations douloureuses infiniment multipliées ?

Est-il nécessaire de vous le montrer proscrit de vingt villes, vingt fois frappé par l'autorité ecclésiastique, dont on réussit indéfiniment à

égarer sur son compte la religion ; interdit<sup>1</sup> dans sa parole, interdit dans son ministère de confesseur, interdit jusque dans la célébration des saints ministères ; dénoncé, du haut de la chaire, comme un homme de trouble, uniquement propre à faire perdre le temps des fidèles, sinon leurs âmes ; obligé de mendier d'un diocèse à l'autre la liberté de son apostolat ; exposé à s'entendre dire, comme un jour, de la bouche de l'évêque d'Avranches : « Le seul service que je vous demande pour mon diocèse, c'est d'en sortir au plus tôt ; » mourant enfin d'une mort prématurée, à laquelle ne fut pas étrangère la haine que sa parole avait soulevée. Mais à quoi bon insister ?

Ce qui vaut mieux que de retracer le tableau de ces persécutions, c'est d'en rechercher les raisons. Parmi ces raisons, il y a les grandes et les petites. Les petites raisons sont à l'usage tout d'abord de la foule irréfléchie, trop heureuse de saisir au vol la première cause ve-

1. Voir, à la fin, la note relative au sens dans lequel il faut entendre ces interdits.

nue, qui la fixe, et la dispense de chercher plus longtemps. Les petites raisons sont également à l'usage de certains gens réfléchis, de ces prudents dans le Christ dont je vous parlais hier, et qui, grâce précisément à leur prudence consommée, n'ayant jamais rencontré pour leur propre compte, pareille opposition, ne peuvent se l'expliquer chez les autres, à leur avantage, et, par conséquent, n'hésitent pas à leur en faire un sujet de blâme. Pour tous ces hommes, la singularité des manières de Montfort, l'étrangeté de ses allures, l'indiscrétion de son zèle, la fougue de son tempérament, les hardiosses de sa parole devaient inévitablement lui valoir les désagréments dont sa vie fut semée. Enfin, quand, à toutes ces raisons, ils ont joint les agissements du jansénisme, alors tout-puissant, ils croient avoir tout dit et trouvé la dernière solution du problème.

L'originalité de Montfort ; j'ai dit surabondamment hier ce qu'il fallait en penser. Je n'y reviendrai pas.

Quant au jansénisme, j'avoue qu'il ne fut rien moins que tendre pour l'homme de Dieu.

Mais, outre que, sous un nom ou sous un autre, les hérésies n'ont jamais manqué dans l'Église pour persécuter les saints, qu'ils fussent ou non singuliers, dites-moi donc, ô vous qui imputez au jansénisme la plus large part des vexations qu'eut à souffrir Montfort, dites-moi donc comment il se fait qu'à la même heure, la même hérésie fût, pour tant d'autres chrétiens, laïques ou prêtres, d'une si parfaite innocuité, et qu'elle les laissât s'endormir, si paisibles, dans leur béate piété? Non, voyez-vous, toutes vos explications n'expliquent au fond pas grand'chose, et vos petites raisons, convaincues tout au moins d'insuffisance, nous contraignent, pour avoir la clef du mystère, à en aborder résolument de plus grandes.

Les grandes raisons, Montfort les a lui-même admirablement démêlées et non moins admirablement exprimées et, si nous éprouvons un regret, c'est que le passage où il les résume soit trop étendu pour être apporté ici<sup>1</sup>. Nous

1. Nous donnons à la fin *in extenso* ce curieux morceau.

avons du moins la consolation de vous en offrir une analyse aussi fidèle que possible.

Les grandes raisons, c'est donc tout d'abord — et ceci n'est nullement spécial aux choses d'ordre spirituel — que, qui veut faire du bien, par pur amour du bien et sans arrière-pensée d'intérêt personnel, doit s'attendre à soulever des oppositions dans la mesure même du bien qu'il a visé; et les hommes les plus irrécyclables dans leur opposition, il les trouvera précisément parmi ceux qui, ne pouvant ou ne voulant rien faire, ne pardonnent pas aux autres de paraître condamner, par leur initiative, leur stérile inertie.

Les grandes raisons, ce sont ensuite et surtout celles que prédisait à ses disciples, il y a dix-huit siècles, l'Auteur de toute vérité: « Vous serez honnis, méprisés, détestés, persécutés à cause de mon nom, et l'heure vient où qui vous tuera croira faire une œuvre agréable à Dieu. »

Les grandes raisons, ce n'est pas seulement la force même des choses, ce ne sont pas seulement les enseignements de Notre Seigneur, c'est enfin et par-dessus tout sa vie elle-

même, type éternel de toute vie d'apôtre. Quand Notre-Seigneur, le Verbe divin, la parole substantielle et créée, dont la nôtre, quelle qu'elle soit, sans en excepter celle de Montfort, n'est qu'une ombre pâle et une infime réduction, *verbum abbreviatum*; quand, dis-je, cette parole retentit, à travers le monde, dans un accent humain, on vit un étonnant spectacle. On vit se grouper, pour l'entendre, deux classes d'hommes bien tranchées.

D'une part, tous ceux à qui la vie était douce, facile, profitable, ayant trouvé une mine quelconque à exploiter pour leur bonheur ici-bas: vice ou vertu, volupté des sens ou orgueil de l'esprit, foyer ou autel, homme ou Dieu.

On les appelait alors sadducéens, pharisiens, hérodiens, scribes, docteurs de la Loi, et hélas! j'ai le regret de le constater, mais enfin c'est de l'histoire aux mains de tout le monde, princes des prêtres et ministres du temple.

Et de l'autre côté, la foule sans nombre de tous ceux, pour qui la vie est une lutte, un travail, une souffrance, une déception et la terre, en toute vérité, une vallée de larmes;

l'immense multitude, par conséquent des petits, des humbles, des faibles, des simples, des délaissés, des méprisés, des déshérités, des esprits enténébrés, des cœurs brisés, des âmes angoissées; par conséquent aussi la masse incalculable des pauvres pécheurs qui, soit illusion de l'esprit, soit faiblesse du cœur, soit entraînement des sens, avaient cru retrouver, en mordant à nouveau au fruit défendu, quelque chose des jouissances perdues de l'Eden et n'y avaient récolté qu'un souverain dégoût dans la honte et la dégradation. Or, à peine Jésus eût-il jeté à cette foule mêlée les premiers échos de sa parole : « Bienheureux  
« les pauvres parce que le royaume des cieux  
« leur appartient. Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui sont persécutés !  
« Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés et je vous soulagerai !

« Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui ont besoin de  
« médecin ! Je ne suis pas venu appeler les  
« justes, mais les pécheurs à la pénitence ! »

A peine Jésus eût-il prononcé ces mots, que

les uns et les autres sentirent, avec cette intuition du cœur, mille fois plus pénétrante que les lumières de l'esprit, à qui ils avaient affaire. Et, tandis que, d'un côté, partaient joyeux et enthousiastes, les hosannah de la reconnaissance et de l'amour qui eussent fait Roi le Fils de David, pour peu qu'il s'y fût prêté; de l'autre, s'élevaient, sourdes d'abord, puis bientôt formidables, les protestations de la haine, qui devait emporter Jésus au Golgotha, dans la tourmente de sa Passion.

Ah ! c'était bien là le signe de contradiction, *Signum cui contradicetur*, prédit, trente ans à l'avance, à la Vierge-Mère, par le vieillard Siméon, sur le berceau de l'Enfant-Dieu !

Eh bien ! mes Frères, dans cette page de l'Évangile, vous tenez, expliquée et justifiée, toute l'histoire de la parole du Bienheureux Montfort, dans le perpétuel entrecroisement de ses luttes et de ses triomphes.

Ses luttes ; je vous en ai dit un mot. Laissez-moi vous en dire un autre de ses succès.

Chose admirable et qui prouve bien qu'il ne faut jamais désespérer du peuple, du bon peu-

ple, tant qu'il a conservé, dans un reste de foi, l'instinct inné du vrai, du juste et du bien ! A l'heure même où les hommes les plus savants et les plus vénérables hésitent dans leur jugement sur le Bienheureux, le peuple se prononce hardiment en sa faveur. A l'heure même où la foudre tombe, coup sur coup, des hauts sommets de la hiérarchie, pour éteindre sa parole, anéantir son action et isoler sa personne dans un cercle infranchissable de défiance et de soupçon ; à cette heure même, le peuple, d'autant plus habile, dirait-on, à conclure sagement, qu'il l'est moins à discuter subtilement, lui ménage ses plus beaux triomphes.

Et ainsi en sera-t-il toujours, lorsque, laissé à lui-même, il consultera son éternel bon sens, sorte de divination mystérieuse, déposée par Dieu, au plus profond de son être, pour le sauver de l'erreur, en le dérochant aux distinctions des sophistes, et lui signaler ses vrais amis dans les âmes courageuses qui ne craignent pas, de lui déplaire et de lui dire ses vérités. Mais laissons Montfort témoigner lui-même du succès de sa parole au plus fort de ses contradictions.

« Une fourmilière de péchés et de pécheurs  
« que j'attaque ne me laissent aucun repos.  
« Toujours sur le qui-vive ! Toujours sur les  
« épines ! Toujours sur les cailloux piquants !  
« Cependant rendez grâces à Dieu.

« Jamais je n'ai fait plus de conversions  
« qu'après les interdits les plus injustes et les  
« plus sanglants. »

Et, de fait, en dépit de toutes les oppositions qu'elle soulevait, tel était l'ascendant de cette parole que, sur plus de deux cents missions et retraites qui ont marqué la vie apostolique de Montfort, il n'y en eût pas une seule, — pas une seule, vous entendez bien, — qui ne portât ses fruits et que les plus combattues furent précisément les plus fécondes.

Souvent, pour continuer de se faire entendre, il était contraint d'user d'autorité pour réprimer les explosions de douleur ou de joie que provoquaient tour à tour ses accents embrasés.

« Mes enfants, s'écriait-il, je vous en supplie, cessez de pleurer, si vous ne voulez pas  
« que je cesse de prêcher, »

Parfois même — chose incroyable — pour

émouvoir les cœurs et les gagner à Dieu, cette étrange parole n'avait pas besoin de s'aider du secours de la voix.

Un jour, il venait de monter en chaire. Frémissante d'impatience, l'immense assemblée le dévorait des yeux.

Lui, pas un mot.

Il prend son crucifix et, sans ouvrir la bouche, se contente de le regarder. Mais il y avait dans ses yeux une telle intensité d'expression, et, dans son silence, il lui parlait si éloquemment au nom de tous le langage sacré du cœur, passant tour à tour de la foi à l'espérance, de la crainte à la confiance, de la reconnaissance à la promesse, de la douleur à la joie, du repentir à l'amour, que personne ne s'y méprit, et que bientôt tout le peuple éclatait en sanglots. Pour le calmer, autant que pour achever l'effet de son muet discours, le saint se vit obligé de descendre de chaire et de passer de rang en rang, pour faire baisser à chacun ce crucifix dont, sans rien dire, il avait si bien parlé !

Mais ce qui donne mieux encore peut-être la

double mesure de la puissance attachée à la parole de Montfort, et de la contradiction qu'elle devait éternellement rencontrer, c'est l'édification de ce calvaire de Pontchâteau, aux pieds duquel, conduits par vos évêques, vous alliez naguère chanter les gloires réunies de Montfort et de la Croix.

Obtenir de nos paysans, si justement avares de leur temps, de leurs forces et de leurs biens, et cela, sans l'espoir d'aucune rétribution, sans même l'appât — laissez passer le mot qui dit la chose — d'un verre de cidre, obtenir, dis-je, qu'ils vinssent, chaque jour, au nombre de deux cent cinquante à cinq cents, au milieu d'une lande déserte, éloignée de toute habitation, travailler à extraire 8,000 mètres cubes d'argile et de grès, et à déplacer, à la hotte ou au panier, 2,400,000 kilogrammes de déblais ; et pour aboutir finalement, à quoi donc ? A un établissement charitable qui doit abriter leurs pauvres infirmes ? — Nullement.

A un rempart, qui doit assurer leur sécurité ? — Pas davantage.

A une église tout au moins, qui doit desservir leurs hameaux reculés? — Non encore.

A un simple monument de piété, sans aucune utilité pratique apparente, qu'il a plu à un missionnaire de passage, dans un élan de ferveur exagérée, diront certains, d'édifier à leurs frais.

Tel était le travail à réaliser et le problème à résoudre. Eh bien, ce problème, la parole de Montfort l'a résolu; ce travail, elle l'a fait exécuter, le plus aisément du monde, aux chants joyeux des cantiques alternant avec le doux murmure de la prière.

Et, au terme des quinze mois assignés, Montfort voyait, debout, ce Calvaire tant désiré qui portait, dans les airs, sa croix resplendissante, et, massés sur ses flancs, cinquante mille hommes s'appêtant à l'acclamer!

Mais, pour qu'il ne fût pas dit qu'un Calvaire pût jamais servir de Thabor à qui que ce fût, à ce moment même, partait de haut lieu l'ordre de le raser. Et ce monument, que Montfort rêvait d'élever à son Maître, pour en exalter la gloire, par le signe même de son humiliation,

d'autres complotaient de le renverser, pour consommer la honte de son serviteur.

N'importe! La puissance de la parole du missionnaire n'en sera pas moins affirmée.

Comme la Vraie Croix elle-même, enfouie aux entrailles de la terre et en sortant radieuse, son Calvaire détruit renaîtra de ses ruines. Trois fois rasé, il sera trois fois relevé. Et puis, après tout, pour juger de la valeur d'un homme, après la mesure d'amour qu'il inspire aux bons, il y a encore la mesure de haine qu'il inspire aux méchants.

Cette double mesure contradictoire, Jésus, après l'avoir adoptée comme preuve de sa divinité, l'a léguée à ses disciples, comme témoignage de leur mission. Ils passeront donc, à leur tour, à travers le monde, porteurs de la plus étrange des paroles, qui soulèvera, devant elle, tous les sentiments du cœur humain, un seul excepté, l'indifférence; qui arrachera à chacun, pour le dévoiler, au grand jour, le fond secret de ses pensées, peut-être de lui-même ignoré; à celui-ci, la haine dissimulée qu'il a juré à la vérité que, peut-être, il sert

par intérêt; à celui-là, l'amour instinctif qu'il ne cesse pas de porter à cette même vérité que, peut-être, il combat par erreur; aux uns comme aux autres, imposant l'obligation de fournir, par leur éternelle contradiction, la meilleure preuve que cette parole n'est pas de la terre et ne vient pas des hommes, mais qu'elle vient du ciel et qu'elle descend de Dieu : *Signum cui contradicetur.*

## III

## L'ŒUVRE